

**BAO NINH**

*Le chagrin de la guerre*

**Roman traduit du vietnamien  
par Phan Huy Duông**

OUVRAGE TRADUIT  
AVEC LE CONCOURS DU  
CENTRE NATIONAL DU LIVRE



*Éditions  
Philippe Picquier*

## *Une douleur sans perspective*

La guerre, comme l'amour, ne se raconte pas. Du moins la guerre au ras des pâquerettes, la guerre à hauteur d'homme. Cette expérience limite contraint l'homme à l'acte suprême : tuer. Pas comme une bête tue pour manger, pour survivre. Mais tuer comme seuls savent parfois le faire les hommes : pour rester humains. Tuer, mourir, pour conserver un peu d'humanité sur terre. Illusions fatales, funestes idéologies, dirions-nous aujourd'hui, en ces temps de « Fin de l'Histoire », d'impuissance généralisée. Du calme. Ce n'est que littérature, on peut se contenter du mot de Camus : tuer pour quelques nuances. Nuances difficiles à percevoir à travers les somptueux carnages de ce siècle, au nom de la Race, de l'Histoire, de Dieu. Nuances nécessaires quand même. C'est l'unique et mince pellicule de civilisation qui nous sépare de la bête.

*Au commencement était le Verbe.* Effectivement, rien ne distingue mieux l'homme de l'animal que cette étrange conscience de soi qui, sans cesse, jaillit et se dilue dans un langage. Mais le Verbe n'a pas été de toute éternité. Pour qu'il jaillisse de la longue errance des espèces, il a fallu qu'un jour deux êtres se disent le monde où ils vivent, le consacrent comme monde commun. Ils se le disent, et des animaux deviennent des hommes, et le monde devient

humain. Du coup, le Verbe *n'est pas*, ne peut pas *être*. On doit le créer, le recréer sans fin, de génération en génération, de siècle en siècle, depuis la nuit des âges jusqu'à la fin des temps, de *notre* temps. Sa survivance suppose une certaine permanence de l'espace, une certaine continuité du temps, un monde durable, à la fois stable et changeant, reconnaissable aux sens, intelligible à la pensée. Bref, des souvenirs, une histoire. Cette construction merveilleuse crée de l'ordre dans le désordre de la Nature, elle imprime une direction au temps. Elle cristallise en elle la mémoire des siècles et la projette vers l'avenir des hommes. Chaque humain en naissant reçoit ses fondements biologiques – la capacité de parler, de penser. Mais chacun doit l'acquérir à ses risques et périls en réinventant le langage, en s'appropriant l'histoire, la culture, en les prolongeant vers son avenir propre. Et chacun lègue, aux risques et périls des autres, cet antique héritage, y ajoutant sa vie, ses actes, ses pensées, sa parole, quelques nuances d'une individualité. Un monde, une histoire, un langage, un arc-en-ciel frémissant de milliards et de milliards d'éclats singuliers.

En règle générale, les animaux ne se font pas la guerre. Ils ne reçoivent pas grand-chose en héritage, ils n'ont pas grand-chose à donner : la vie, rien que la vie. Comme elle vient, comme elle s'en va. La vie nue, sans parole, sans histoire. Seul l'homme *sait* tuer ou mourir pour autre chose que sa survie. C'est qu'il est dépositaire de quelque chose qui à la fois le constitue et le dépasse. Pour devenir lui-même, une conscience singulière, il se doit d'être l'humanité entière, d'être humain. Il se doit d'être fidèle. À son histoire – individuelle, collective, humaine. À ses origines immédiates, un père, une mère, un amour, des enfants, un village au bord d'un fleuve, un peuple au bord d'un océan. À ses origines lointaines, à la mémoire obscure de l'évolution qui lui fait reconnaître en tout homme son semblable, son frère. Bref, fidèle à son

humanité. Sur la base de cette fidélité, il crée l'avenir, il réinvente l'homme. Il accepte de tuer pour le droit de devenir lui-même. Il accepte de mourir pour léguer sa part d'humanité au hasard des hommes. Les hommes se battent parce qu'ils sont menacés. Dans leur existence, parfois, comme des bêtes. Dans leur identité, toujours, comme des hommes.

La guerre de libération, comme tout acte humain, présente ce double visage, fidélité à un certain passé, espérance en un certain avenir. Vouloir combattre, c'est tenter de renouer, avec son corps écartelé, avec ses pensées évanescentes, ces deux visages de l'homme qui menacent de se disloquer. Aussi, son objectif final n'est pas la victoire, le simple rétablissement de ce qui avait été, mais, au-delà de la victoire, la création d'un avenir à ce qui est, un avenir qui mérite qu'on en parle, qui mérite un nom, un avenir humain.

Toute guerre provoque l'effondrement de l'espace, la rupture du temps dans la vie des hommes. L'humanité a survécu maintes fois à ces actes désespérés. C'est qu'en dehors des génocides, ils laissent grosso modo intacts les conditions d'une existence humaine, l'espace d'une culture. Il n'est pas sûr que cela soit encore le cas aujourd'hui. La guerre du Vietnam nous en donne un avant-goût. Comme toutes les guerres, sa brutalité, sa sauvagerie, réduisent les hommes à l'état de nature. Mais elle est pire que d'autres guerres. Elle est exemplaire, à un double titre.

D'une part, par la puissance démesurée de la science, de la technologie, elle détruit de fond en comble l'espace des hommes. Par sa permanence, sa durée, elle creuse un abîme béant dans leurs vies. Une génération d'adolescents part pour le front. Il en revient une génération d'hommes sans jeunesse: « *Hélas, la guerre, c'est un monde sans foyer, sans racine, une errance pitoyable, grandiose, sans fin, un monde sans hommes, sans femmes,*

*sans sentiments, sans désirs, le monde le plus désolant, le plus désespéré, le plus effrayant qu'aient inventé les hommes. Il n'avait eu aucune chance d'échapper à sa propre dégénérescence. » « Il n'y avait plus rien dans ce monde terrible, étouffé, tassé à l'extrême : ni soleil, ni air, ni respiration, il n'y avait plus d'hommes, d'humanité, de miséricorde... »*

D'autre part, parallèlement à la guerre, s'appuyant sur elle, sur la tradition patriotique des Vietnamiens, s'instaure un pouvoir cauchemardesque qui prétend bâtir l'avenir en faisant table rase du passé. Aux saccages des bombes s'ajoutent les ravages d'un mythe. Surgissent alors des moments où la guerre cesse d'avoir un sens, parce que la parole cesse de véhiculer une culture. Elle devient mensonge. La guerre cesse d'être humaine. Ce n'est plus qu'un tourbillon aveugle, sanglant, un chaos d'avant les hommes. Elle ne peut plus se raconter.

L'amour, comme la guerre, ne se raconte pas. Aimer, c'est prétendre donner plus que la vie, c'est vouloir recréer l'homme, pas seulement tel qu'il fut, mais aussi tel qu'il deviendra, car l'homme n'est humain que dans son devenir. C'est lui donner en héritage l'histoire des hommes pour lui ouvrir un avenir de liberté.

Certes, si l'on met de côté la fécondation in vitro, les bipèdes que nous sommes viennent tous au monde de la copulation des bêtes. Mais seul l'amour en fait surgir des hommes, et l'amour n'est ni un fait de la nature, ni une grâce divine accordée pour l'éternité à l'espèce. C'est un arrachement continu, long, douloureux, changeant, fragile, toujours à recommencer à chaque naissance, perdu d'avance à l'horizon de chaque vie, à tout instant menacé d'anéantissement. C'est l'humain rejaillissant sans cesse de l'état de nature, un serment sans cesse renouvelé de la culture. C'est le Verbe usé, torturé des générations mortes se réincarnant dans la fraîcheur de jeunes désirs, dans

l'avenir des vivants. Rien n'illustre mieux le désastre de la guerre que la défaite de l'amour, et les censeurs vietnamiens ne sont pas si idiots que ça quand ils ont contraint Bao Ninh à sortir ce roman sous le titre « Le destin de l'amour ». On part au front avec le souvenir d'une femme. On en revient dix ans après. Le souvenir ne colle plus à la réalité. Et l'on comprend que l'amour ne peut pas survivre à la guerre, à *cette* guerre. Pas seulement parce qu'on a changé, parce que la femme aimée n'est plus la même. Pas seulement parce que Hanoi, le Lac Haller, le lycée de Buoi, la société, les gens... tout a changé. Mais parce que la jeunesse volée ne nous sera jamais rendue, qu'il n'en reste que les désirs inachevés d'un adolescent et les regrets d'un vieillard. Rien. Pas même un amour de maturité, un amour conscient de ses limites. Parce que « *effectivement, on ne pouvait rien oublier, car la douleur est d'un seul bloc, tout le temps d'une vie, depuis l'enfance jusqu'à ce jour, en passant par les jours de guerre* ». Parce que « *La mémoire ne pardonne pas* ». Parce qu'enfin, pour aimer, il faut pouvoir parier l'avenir.

L'amour aussi exige une certaine stabilité de l'espace, une certaine continuité du temps, une histoire et un avenir. Alors, quand l'avenir renie le passé, l'espace se brise, le temps s'effiloche, la mémoire de l'amour se confond à celle de la guerre. Une tristesse immémoriale, jaillie du fond des âges vers... rien.

C'est dans ce contexte que s'inscrit le roman de Bao Ninh. Une guerre d'indépendance longue, atroce, accule un peuple à l'extrême limite de l'humain. Elle s'achève dans la victoire. Le passé des Vietnamiens confirme ses valeurs dans le monde d'aujourd'hui : en tant que tels, ils méritent d'exister sur terre. Mais ce passé qui refuse de mourir se révèle incapable de s'ouvrir un avenir digne. L'indépendance, la paix, révèlent au grand jour la fiction communiste, mettent à nu les visages : « *il me semble que*

*tous les masques dont on s'affublait ces dernières années sont tombés. Ils sont hideux, les vrais visages. Tant de sang pour ça... » L'avenir qui se dessine n'est qu'un passé abhorré. Alors on a tué pour sauver sa peau. Comme une bête: « Je suis devenu meurtrier dans l'âme. Mon sang réclame la barbarie, la sauvagerie de la jungle. »*

Les Vietnamiens ont gagné la guerre contre le colonialisme et l'impérialisme. Ils sont peut-être en train de perdre *leur* paix. Ce que les armes n'ont pas pu imposer, le Parti soumis au dollar est en train de l'établir. C'est que nous vivons le temps de la révolution impossible. Le capitalisme, joliment maquillé en Économie de Marché, s'impose comme l'horizon indépassable de la pensée. Au Vietnam comme ailleurs. Pour le moment. « *L'éclat des premiers jours d'après la guerre est rapidement mort dans chacune de nos vies. Les morts sont morts. Les survivants continuent de survivre, mais les aspirations brûlantes qui avaient justifié notre époque, éclairé pour nous les chemins de l'Histoire, le rôle et l'avènement d'une génération, malheureusement, ne pouvaient se réaliser immédiatement après la victoire comme nous le croyions.* » Dans cet après-guerre, un destin guette, un destin sans visage, sans nom. Il avance sous des masques : le Nouvel Ordre International, les Lois muettes, aveugles, chaotiques, meurtrières du Marché. Ce destin, cette indifférence, c'est le règne de l'impuissance.

Que faire de cette victoire sans issue ? De ce monde où « *Après la guerre, il ne restait rien de sa vie. Seulement des illusions.* » Un monde où « *Dès qu'il se réveillait, il reperdait tout, il retrouvait la solitude, l'impuissance, le délabrement. Tout s'enfuyait hors de sa portée, loin, très loin. Il redevenait un homme handicapé, bizarre, vieillissant, dépassé, vide. Un vaincu.* »

Gaspiller sa vie, l'anéantir dans l'anarchie comme l'avait décidé Phuong dès avant la guerre ? Se suicider

corps et âme comme ce père qui, juste avant de mourir, immola dans les flammes l'œuvre de toute sa vie ? Ou bien essayer de sauver par l'écriture ce qui peut encore l'être, inscrire « *dans d'innombrables pages poussiéreuses, pétries de l'ombre figée du temps, à travers des éclairs troubles, clairs-obscur, l'enchevêtrement des époques, des générations, des faits, du monde des vivants et de celui des morts, de la guerre et de la paix* » et créer « *ce dernier refuge pour les êtres fanés, les sentiments perdus, dépassés, désincarnés.* » Une manière de régler ce que les Vietnamiens appellent la dette de vie : « *Pour Kiên, cette dette, c'était le monde qui s'était cristallisé dans sa vie. Tout un monde, toute une époque, toute une Histoire, qui menaçaient de se volatiliser avec son corps, comme une injustice, un remords.* » Une issue somme toute désirable car : « *Le passé n'a pas de fin, le passé est à jamais fidèle, à l'amitié, à la fraternité, à la camaraderie, à toutes les amours humaines.* »

Mais comment écrire une histoire sans histoire ? Malheur aux vaincus, aux faibles, aux déshérités ! La parole même leur est refusée. À peine entamée, la tentative se bloque. « *dès qu'il écrivait, tout s'en allait à la dérive, tout se mélangeait* » et « *plus il écrivait, plus il avait l'impression sourde que ce n'était pas lui mais son contraire, voire un ennemi, qui écrivait, piétinant, renversant tous les principes sacrés, toute sa foi dans la littérature, tout ce qui donnait un sens à sa vie.* » « *L'œuvre, du début à la fin, n'a aucune unité, ne serait-ce que de surface. Ce n'est qu'une succession aléatoire de formes et de volumes. Les êtres, les événements, se brisent brusquement, disparaissent en plein récit, comme s'ils étaient tombés dans quelque fissure du temps.* »

Pourtant, de ce chaos surgit « *une voix infiniment familière, mais qui n'existait pas dans la mémoire de ses sensations. [...] Était-ce l'écho du désir de vivre,*



*l'exigence de l'impossible en cette vie, l'inachèvement de son existence ? »*

Ce balbutiement d'avant les mots, cet appel d'avant le langage, bien entendu ne peut s'écrire. Mais il peut déjà se communiquer, ne serait-ce qu'une fois, dans l'oreille d'une muette : *« Il éprouvait le besoin étrange, égoïste, qu'elle enregistrât ses pensées, ses blessures, les divorces de sa vie. [...] Il s'appropriait son esprit, la délaissait pour le reste, la transformait en une espèce de brouillon. »*

C'est à cette étrange « *gardienne des écrits* » que Kiên confia son impossible roman. L'œuvre sombre dans le chaos. La quête du passé mène au silence. Tel est le destin des vaincus.

Après, commence le temps de la lecture.

Des vagues s'élancent, butent sur une infranchissable muraille de rochers, se cabrent, rugissent, se brisent, s'émiettent, bouillonnent, s'éparpillent, se tordent en mille tourbillons, se dissolvent dans le large, et reviennent se briser sur les rochers. Ces ressacs têtus, violents, impuissants, ce piège à rats étouffant, c'est l'éternel retour, l'infenale réincarnation de l'Esprit. Imaginez-vous au cœur de cette furie. Que verrez-vous ? L'écriture de Bao Ninh. Quand le passé vivant se brise face à un avenir hermétique, tourbillonne sans issu, sans fin, le temps se disloque, l'espace se dilue. La mémoire tourne en rond, incapable de s'ordonner, de structurer l'espace, d'orienter le temps, d'y inscrire les événements du monde, les actes des hommes. Elle ne peut plus stabiliser le passé, en faire le terroir de l'avenir, y ancrer le présent. Elle n'est plus en mesure de créer une histoire, de se constituer en récit.

Le présent se dissout alors dans le passé. Tous les souvenirs se valent, s'agglutinent, se séparent, se font et se défont au hasard des apparences. Il leur manque ce

qui transforme des images en souvenirs. Il leur manque un ordre, une temporalité, l'unité mouvante d'une vie. La pluie sur Hanoi se met à ressembler à la pluie sur la jungle, à la pluie des combats, à la Pluie. Le sommeil dans les bras d'une inconnue se met à ressembler au sommeil dans les bras de la femme aimée. Et les morts reviennent hanter les vivants, exigeant un sens présent à leur sacrifice passé.

Du coup, ce récit curieux qui avance à reculons, cette parole à la dérive, éclatée, balbutiante, chaotique, lancinante, cette errance hallucinante de la tristesse de la guerre à la tristesse de l'amour, à la douleur d'écrire se dévoile, s'ouvre à la lecture, se laisse recréer : une douleur sans perspective.

Alors du chaos de la guerre, de la défaite de l'amour, de l'impasse de la paix, jaillissent « *Des jours de douleur, mais aussi de gloire. Des jours de malheurs, mais aussi d'humanité. Des jours où nous savions clairement pourquoi nous devons nous engager dans une guerre, pourquoi nous acceptons de tout supporter, de tout sacrifier. Quand tous, nous étions encore très jeunes, très purs, très sincères.* »

L'œuvre nous livre alors sa propre clef, l'écriture sa propre lecture : « *Cette lecture à l'avenant a été efficace, elle m'a aidé à comprendre. L'œuvre délaissée de l'écrivain de notre quartier m'est apparue sous un autre angle, elle se fondait harmonieusement dans la vie réelle, et non la vie fictive, de l'auteur. Je l'ai recopiée intégralement, selon l'ordre dans lequel le hasard me l'a donnée. [...]* Pourtant quand j'ai fini de recopier, j'ai reconnu avec surprise mes propres idées, mes propres sentiments, ma propre expérience. »

Nous comprenons dès lors ce voyage initiatique du langage vers le silence, ce refus d'oublier, même au prix de l'affolement des mots. Car de l'oubli du passé, du Bien

et du Mal tels que les ont forgés les générations mortes, surgissent le néant de l'Homme, l'avènement de la Bête. L'oubli interdit le pardon, l'amour. Pour pardonner, pour aimer de nouveau, malgré la guerre, malgré la mort, il faut se souvenir de l'inacceptable, le transformer en une plaie guérissable de la condition humaine. Cette quête, c'est l'affirmation têtue de ce que nous sommes : des humains, de ce que nous méritons : un avenir, un vrai, fait de nos actes, de nos désirs, de nos pensées, un avenir lisible qui, à travers notre existence, s'enracine au fond des âges, dans la boue des siècles d'où la vie est née, d'où l'intelligence, la beauté ont jailli.

Cette tristesse de la guerre, cette tristesse de l'amour, cette douleur sans perspective qui se referme sur elle-même, s'épanouit alors comme une fleur solitaire, inutile, comme toute littérature, comme toute beauté, sur un monde, dans un temps où des millions d'humains sont nés, ont lutté, aimé, souffert, et sont morts... pour rien.

Paradoxalement, cette angoisse d'avoir malgré tout survécu, cette douleur si étrangère à nos occidentales, paisibles et économiques consciences, en s'enfermant sur elle-même pour échapper à l'oubli, touche à l'universalité. Cette souffrance inutile, cette douleur pour rien, c'est la voix figée de l'impuissance des hommes en cette fin de millénaire, c'est la face réelle, dérisoire de ce que nous croyons être notre liberté. Elle nous livre une des clefs de la littérature, cette alchimie bizarre qui transfigure un délire de mots en art. L'œuvre d'art, c'est ce désir inassouvi qui se fige en une chose totalement fermée, déconnectée du temps, une fissure béante de l'Histoire, ce temps domestiqué des hommes. C'est le divorce irréductible d'un homme d'avec sa vie, d'avec son époque. C'est la négation radicale, idéelle de tout destin. C'est une invitation à la liberté.

Phan Huy Duong

## Tristesse de la guerre

La première saison sèche d'après la guerre vint, douce, mais tardive, sur l'Aile Nord, base arrière du front B3. Septembre, novembre, puis décembre passèrent. Pourtant, le long du Ya-Crông-Pôcô, l'eau émeraude de la saison des pluies continuait à déborder sur les rives. Le temps restait incertain. Le jour, il faisait soleil. La nuit, il pleuvait. Il pleuvait... Les montagnes se diluaient, les sentiers s'engloutissaient au loin dans la brume. La jungle était silencieuse, les arbres trempés. Jour et nuit, montagnes et forêts exhalaient une vapeur dense, mer verdâtre imprégnée de l'odeur des feuilles pourries.

Début décembre, les routes bourbeuses, misérables, s'effondraient, abandonnées par la paix, presque inutilisables. Elles s'enfonçaient lentement dans la terre, s'effaçaient sous les arbres, dans les herbes touffues.

C'était dur, pénible au-delà de toute expression, de voyager dans ce climat, sur ces routes. Cinquante kilomètres à peine séparaient le lac aux Crocodiles à l'est de Sa Thây, à hauteur du district 67, de la Fourche de la Croix sur la rive ouest du Pôcô. Mais on n'arrivait pas à les franchir en une seule journée, même avec

un camion aussi puissant que le Zil. Tard le soir, on parvenait à peine à l'orée de la jungle, sur la terre des Ames Hurlantes. Le camion s'arrêta au bord d'un grand ruisseau encombré de branches pourries. Le chauffeur dormit dans la cabine. Kiên grimpa sur le toit, y installa son hamac. Vers minuit, la pluie tomba, fine, transparente, douce, silencieuse comme de la brume. Les gouttelettes chuintaient à travers la vieille bâche déchirée. L'eau tombait lentement, goutte à goutte, sur les sacs en nylon empilés sur le plancher du camion. Les sacs contenaient les os des combattants. L'humidité se condensait, gluante, glissait lentement ses longs doigts glacés à l'intérieur du hamac. Kiên frémit. Il se retourna dans son sommeil incertain, flottant, intermittent, à la dérive. Au bord de la route, le ruisseau coulait, impétueux, triste, lancinant, comme pour prêter sa voix trouble à l'écoulement du temps. A l'intérieur comme au dehors du sommeil s'étalait la même nuit noire, tiède, mouillée. Le vent embué gémissait. Kiên eut l'impression que le camion s'était mis à rouler doucement, en silence, sans moteur, sans chauffeur, errant à travers la jungle déserte. Au ruissellement des eaux se mêlaient insidieusement des plaintes. Elles semblaient jaillir des profondeurs troubles, irréelles de la jungle, écho d'un certain temps, d'un certain lieu, quelque part dans le passé, bruit de chute de feuilles mortes sur les herbes, jadis, il y avait très longtemps maintenant...

Kiên connaissait bien cette région. Ici même, en 1969, à la fin de la saison sèche désespérée qui s'était abattue sur le front B3, le malheureux 27<sup>e</sup> bataillon indépendant avait été encerclé, anéanti. Kiên était l'un des rares survivants. Une bataille terrifiante, cruelle, sauvage... Un soleil éclatant, un vent violent. La

jungle saturée d'essence flambait. Un feu infernal. Les compagnies décimées tentaient de se regrouper, mais se disloquaient aussitôt. Il n'y avait plus ni chefs ni subordonnés. Les soldats éjectés de leurs abris par le napalm couraient, affolés, sous la mitraille, s'effondraient, disparaissaient dans la mer de flamme. Les hélicoptères rasaient la cime des arbres, tiraient à bout portant. On avait l'impression de fuir avec une mitrailleuse lourde collée à la nuque. Le sang giclait, coulait à flots, s'étalait, barbouillait la terre. Cette mince langue de terre en forme de fuseau, au milieu de la jungle, dont on dit aujourd'hui que l'herbe et les arbres n'ont pas encore repris leurs esprits, n'osent pas encore rejaillir de la terre, était alors jonchée de cadavres brisés, déchiquetés, en bouillie, qui exhalaient une vapeur épaisse, brûlante.

« Plutôt mourir que se rendre... Frères, plutôt mourir... ! » Le capitaine hurlait, l'air égaré, fou. Il brandit convulsivement son colt et, sous les yeux de Kiên, se tira une balle dans la tête. Kiên vit la cervelle gicler de son oreille. Il sentit sa langue s'engluer, les cris s'étouffer dans sa gorge. Les Américains montaient à l'assaut, mitraillettes à la hanche. Les balles fusaient, denses comme un vol d'abeilles. Un hoquet, Kiên laissa tomber son fusil, serra sa hanche et s'affaissa ; son corps roula lentement vers le ruisseau desséché, arrosant la rive en pente de son sang.

Les jours suivants, le ciel était noir de corbeaux et de vautours. Les Américains s'étaient retirés. La pluie submergeait la jungle. Le champ de bataille s'embourbait. L'eau terreuse se teintait de reflets sanglants. Les cadavres flottaient, sur le ventre, sur le dos, enflés, au milieu des carcasses calcinées des bêtes sauvages, des

feuilles, des branches, des troncs d'arbres brisés, déchiquetés par les bombes. Quand la crue se retira, tout émergea dans une lumière trouble, enveloppé d'une boue épaisse qui exhalait l'odeur des chairs pourrissantes. Kiên se traîna le long d'un ruisseau, le sang suintait de sa bouche et de sa hanche, un sang de cadavre, froid, visqueux. Les serpents, les mille-pattes rampaient par-dessus son corps. Il sentait la mort le palper.

Depuis, plus personne ne parle du 27<sup>e</sup> bataillon. Pourtant, refusant de rejoindre le ciel, les fantômes, les démons nés de cette défaite, continuent d'errer parmi les buissons, à l'orée de la jungle, sur les rives du ruisseau. On a donné à ce coin de jungle perdu dans les brumes empoisonnées le nom effrayant de terre des Ames hurlantes. De temps en temps, à l'occasion des cérémonies de l'enfer, les morts se rassemblent sur cette langue de terre comme pour la revue des troupes. On peut entendre leurs voix dans le murmure du ruisseau, les plaintes étouffées, lancinantes de la jungle la nuit, les hurlements du vent à travers les gorges des montagnes. On pouvait les entendre, les comprendre.

Les gens de la région racontent que la nuit, quand on passe par là, on peut entendre les oiseaux sangloter et gémir comme des humains. Et de fait, de tels oiseaux existent par ici. Personne ne les a vus voler car ils ne font que crier. Nulle part dans les Hauts-Plateaux, on ne peut trouver comme ici des pousses de bambous d'un rouge aussi effrayant, la couleur sanglante des blocs de chair vive. Quant aux lucioles, elles sont anormales énormes. Des gens ont vu des lueurs de lucioles de la taille d'un casque en jonc, parfois plus grandes.

Ici, la nuit, les arbres mêlent leurs voix au vent pour gémir des refrains de l'au-delà. Qui les a entendus, ne

peut plus les oublier, car il n'y en a pas deux qui se ressemblent, d'un coin de jungle à l'autre, d'une nuit à l'autre. Sans doute, ce sont les montagnes et la jungle, et non les humains, qui ont créé dans cette région les légendes terribles, les contes les plus barbares, les plus primaires sur la dernière guerre. Les gens impressionnables peuvent difficilement vivre ici. C'est pourquoi, lorsque le régiment B3 était venu stationner dans cette région, pendant la saison des pluies en 1974, Kiên et les éclaireurs avaient dû dresser un autel, organiser une cérémonie secrète pour prier, consoler les âmes des soldats du 27<sup>e</sup> bataillon encore agglutinées dans les fourrés. Des jours et des nuits durant, les flammes, les pointes incandescentes des bâtonnets palpitaient dans la fumée des encens. Et il ne fallait pas oublier les âmes des indigènes. Tout près de l'endroit où repose le Zil, on voit encore les traces d'un sentier qui menait au village des Lépreux. Quand le bataillon était arrivé ici, le village était à l'abandon, il n'y avait pas l'ombre d'un humain. La terrifiante maladie, la faim, les interminables souffrances avaient décimé toute vie. Néanmoins, tout le monde avait aperçu des fantômes traîner leurs corps ravagés, nus, et senti leur puanteur. Le régiment avait aspergé le village d'essence et mis le feu pour éliminer les microbes, les ordures. Mais les soldats avaient peur, n'osaient pas s'en approcher, craignant les fantômes et la lèpre. Un jour, Thinh le Chétif, de la première compagnie, s'aventura au milieu des cendres du village, il tua un énorme gorille. Ils se mirent à quatre pour transporter l'animal jusqu'au campement des éclaireurs. Ils l'étendirent à terre, ils commencèrent à raser les poils de la bête. Ils virent alors apparaître une femme grassouillette, à la peau



pelée, mi-grise mi-blanche, aux yeux révoltés. Atterrés, Kiên et toute la bande poussèrent un cri, et s'enfuirent, abandonnant casseroles et planches à dépecer. Personne au régiment ne croyait à cette histoire. Elle était pourtant vraie. Ils avaient enterré cette « personne » dans une tombe décente. Mais ils n'avaient pas pu éviter sa vengeance. Peu de temps après, Thinh le Chétif fut tué. Puis, l'un après l'autre, presque tous les membres de la section moururent. Seul Kiên avait survécu...

En ce temps-là... et en fait, ce n'était que l'année dernière, c'était la saison des pluies, juste avant la marche vers le Sud. Le régiment de Kiên stationnait là depuis près de deux mois. Depuis, il n'est pas sûr que le paysage ait changé. D'autres arbres n'avaient pas eu le temps de pousser, et les anciens de disparaître, l'herbe n'avait pas eu le temps d'engloutir les sentiers que les soldats empruntaient tous les jours. La compagnie campait au bord du ruisseau, un peu plus loin, à une dizaine de minutes de marche, là où le cours d'eau butait sur le pied de la montagne, se fendait en deux, dévalait la pente à travers deux petites gorges. Peut-être, aujourd'hui encore, à l'embranchement du ruisseau, se dressent toujours les refuges en torchis aux toits de feuillage, parmi les roseaux au bord de l'eau. Le régiment s'était retiré du front pour suivre ici un cycle de rééducation. Des discours politiques à n'en plus finir, le matin politique, le soir politique, la nuit politique... nous vaincrons, ils seront battus, le Nord a eu une bonne récolte, le monde est nettement divisé en trois camps... Néanmoins, les éclaireurs étaient toujours traités avec égards. Ils n'étaient pas soumis aux mêmes pressions que les autres soldats, ils disposaient de beaucoup plus de temps libre pour s'amuser, se reposer, avant de revenir

sur les champs de bataille. Ils chassaient, posaient des pièges, pêchaient. Le soir, ils jouaient aux cartes. De toute sa vie, jamais Kiên n'avait vécu pareille passion pour les jeux de hasard. Il jouait tout le temps. La partie commençait immédiatement après le dîner. Dans l'air humide et chaud, étouffant dans l'odeur de la sueur et celle, âcre, des fumées anti moustiques, ils étaient tous là, joueurs fiévreux assiégeant les cartes.

On misait des cigarettes « du peuple » qui puaien. Quand on voulait mettre le paquet, on jetait sur le tapis du tabac, des briquets, des filaments de « diable rouge », une variété de drogue, des rations alimentaires, des photos, toutes sortes de photos de femmes, des Européennes, des Vietnamiennes, des belles, des laides, la photo de l'amante, celle d'une inconnue, peu importait, on jetait tout sur le tapis, chacun poursuivant la ruine de l'autre. Lorsqu'il n'y avait plus rien à miser, on jouait à se noircir le visage avec de la suie. Les uns jouaient, les autres assistaient, tout le monde commentait, riait, souvent toute la nuit. On eût dit qu'ils vivaient un temps de paix, de bonheur, d'oisiveté et d'insouciance. Et de fait, ce furent des jours heureux. Pas un combat pendant toute une saison des pluies. Ils étaient là, les treize du peloton, intacts. Thinh le Chétif lui-même avait vécu ici plus d'un mois avant d'être tué. Can n'avait pas encore déserté. Vinh, Gros Thinh, Cu, Oanh et Tac l'Eléphant étaient encore en vie. Et pourtant, maintenant, en dehors d'un jeu de cartes élimées, froissées, tachées par les empreintes des morts, il ne restait à Kiên plus rien qui rappelât son peloton.

9, 10, Valet... Reine, Roi, As...

Parfois il les revoyait en rêve, jubilait dans une partie solitaire. « Et encore un cœur, un carreau, un

trèfle... » Les soldats avaient modifié les paroles de la marche du régiment : « De toute façon, on finira par y passer, allons-y, allons-y, gaillardement abattons nos cartes, amusons-nous jusqu'au bout, pour le reste, on s'en fout... » La dernière partie, Kiên s'en souvient encore, eut lieu au moment où, du peloton, il ne restait plus que Tu, Thanh, Vân et Kiên.

C'était l'aube, une demi-heure avant les tirs d'artillerie qui ouvraient l'offensive contre Saïgon. De l'autre côté d'une plaine en friche recouverte d'herbe américaine, se dressaient les défenses de Cu Chi. Les soldats fantoches tiraient à l'aveuglette des salves de mortiers, des rafales de mitrailleuses. Dans les tranchées, les trous individuels, les fantassins profitaient des dernières bouffées de sommeil. Mais les quatre éclaireurs du régiment, qui allaient conduire l'unité d'assaut, jouaient passionnément.

« Tout doux, les gars, proposa Kiên. Si la partie est interrompue, le ciel nous accordera la vie sauve au-delà de cette bataille, pour l'achever !

— Misérable subterfuge, dit Thanh riant de toutes ses dents. Le ciel n'est pas idiot au point de s'y laisser prendre. Si nous faisons sciemment traîner la partie, le vieux salaud nous enverra tous les quatre nous entreplumer "en bas".

— Pas la peine d'y aller à quatre, dit Tu. J'enseignerai seul le poker aux démons qui alimentent les chaudrons. Il y aura de quoi se marrer ! »

Soudain, la brume se liquéfia. Le signal de l'attaque fusa dans le ciel. Les fantassins bondirent hors de leur sommeil. Les tanks s'élançaient vers le front, tiraient des salves de canons en se dandinant, labouraient la terre de leurs chenilles, ébranlaient le brise matinale.

« Bon, rideau ! » Kiên jeta les cartes et, ne maîtrisant plus sa colère : « Je vous ai dit de jouer lentement pour tenter la chance, mais pas un crétin qui ne soit rongé par le désir de gagner !

— Mais au fait, s'écria Vân le Malingre en se frottant joyeusement la cuisse, je ne sais pas pourquoi j'ai attendu jusqu'à ce jour pour apprécier ce foutu jeu. Il va falloir que j'apprenne à jouer comme il se doit. Si je meurs, pensez au copain, jetez-moi un jeu de cartes dans le trou !

— On n'a qu'un jeu de cartes, et ce salaud les veut toutes pour lui ! »

La voix de Thanh se noya dans le grondement des canons.

A peine une demi-heure après, Vân mourut calciné dans le premier tank T54. Son corps en cendre n'avait plus besoin de tombe. Thanh succomba sur le pont Bông. Son corps aussi se consuma dans le cercueil blindé, en compagnie du conducteur. Seul Cu continua à se battre avec Kiên, jusqu'à la porte numéro 5 de l'aéroport Tân Sơn Nhất, avant de tomber.

La nuit du 29 au 30, vers l'aube, ils se virent pour la dernière fois sur le toit du restaurant Pho Tâu Bay. Cu sortit le jeu de cartes du fond de son ballot et le remit à Kiên.

« Je vais sûrement laisser ma peau dans cette bataille. Garde-le. Si tu t'en tires, tu pourras jouer avec la vie... Les 2, 3 et 4 sont les âmes du peloton. On te protégera, on te fera gagner à tous les coups... »

Silencieux, Kiên se souvient.

Cette nuit, qui encore appelle l'âme de qui ? Un hululement s'élève, quelque part au fond de la jungle, lugubre, et se propage le long des parois rocheuses glacées de la jungle des Ames hurlantes. Seul. Eperdu.